

## BERGSON — LA VIE.

Von Madame COIGNET (Paris).

Bergson, dans les «données immédiates de la conscience», a dégagé le monde interne de l'esprit, ramené à la force créatrice et libre, du monde externe de la matière, ramené au mécanisme et à l'image.

Dans «Matière et Mémoire», il a déterminé, par l'analyse du cerveau et du système médullaire, le point initial de la séparation.

Passant aujourd'hui du principe métaphysique à son adaptation au réel, il nous montre dans, «l'Evolution Créature», la même dualité entre la vie et la matière dont l'opposition et le rapprochement créant l'organisme, constituent l'ordre général de la nature.

Avant de poser devant nous le problème, Bergson jette un coup d'œil sur l'état actuel de la science et en fait une critique, dans laquelle les limites d'une communication ne nous permettent pas de le suivre. Nous nous contenterons d'en indiquer l'esprit.

La science aujourd'hui se partage en deux courants, le mécanisme et le finalisme.

Ces théories, «indémonstrables, d'ailleurs, par l'expérience», regardant «la totalité du réel comme un absolu immuable, ramènent le changement apparent des choses, à l'impuissance de l'individualité humaine à connaître tout à la fois. «Une intelligence supérieure à l'humanité», capable d'effectuer le calcul pourrait embrasser d'un coup d'œil, le passé, le présent et l'avenir.

Bergson écarte ces théories, comme impuissantes à expliquer les mouvements de la vie.<sup>1</sup> Sans doute il y a du mécanisme et du finalisme dans la nature, mais loin d'embrasser la vie dans son ensemble, la vie les déborde et brise leurs cadres à chaque instant.»

---

<sup>1</sup> Pag. 38 à 42.

Qu'est-ce donc que la vie, problème mystérieux et fuyant auquel se sont heurtées tant de recherches ?

Bergson le regarde de front et répond hardiment : La vie appartient à l'ordre psychique. Manifestation de l'esprit, c'est une exigence et un pouvoir de création. Et là-dessus il nous l'expose sous ses trois grands aspects : Sa représentation concrète, son action sur la matière, sa nature propre.

La vie, dans sa représentation concrète, nous apparaît comme une gerbe magnifiquement déployée d'où sort un immense élan, comparable dans sa marche à celle d'un obus, éclatant en fragments épars, lesquels fragments éclatent à leur tour et ainsi de suite sans arrêt.

La vie exerce son action sur la matière au moyen de ces fragments qui s'insinuent sourdement et graduellement dans ses habitudes, comme par un magnétisme secret. De ce contact naît sous le noms d'organisme, une série hiérarchique de formes variées et vivantes dont «le caractère distinctif est de durer en prolongeant le passé dans le présent, puis de vieillir et de mourir».

La diversité que ces formes présentent est déterminée d'une part par l'équilibre instable des tendances de la vie, de l'autre par les résistances de la matière, qui au cours de son développement tend plutôt à se dédoubler qu'à s'accroître et dont les pouvoirs d'expansion et d'organisation sont limités.

Bergson nous développe, avec une grande clarté, l'évolution de cette série qui progresse par voie de transformation, de complication, d'accroissement et dont les membres s'individualisent de plus en plus.

Les limites d'une communication ne nous permettant pas de le suivre au cours de cette curieuse histoire, nous nous contenterons de la caractériser.

La vie posée au début comme une impulsion, non à la fin comme un attrait, ne représentant ni l'adaptation à des circonstances accidentelles, ni la réalisation d'un plan, «mais un pouvoir créateur, créant au fur à mesure et sans fin, non seulement les formes mais les idées qui permettent de les comprendre, les termes qui servent à les expliquer», la vie n'a rien d'absolument régulier dans sa marche.

Les fragments projetés par la gerbe primitive déterminent des organismes variés qui se développent séparément et se tracent

chacun une ligne propre, tout en réservant à la vie «un rudiment de choix par la représentation anticipée de plusieurs actions possibles, dessinées avant l'action même».

Ainsi, l'évolution vitale, loin de nous présenter un cours constant et harmonieux hésite, tergiverse, semble même parfois revenir en arrière, tout en continuant à progresser.

«De là, l'imprévisible variété des formes que la vie jette sur son chemin.» Il a fallu sans doute des siècles d'efforts et des prodiges de subtilité pour que ces éléments primitifs croissant en nombre et sans cesse en mouvement demeuraient unis.

C'est le triomphe de l'élan initial, grâce auquel, nous voyons «l'organisme complexe et quasi discontinu fonctionner comme fait une masse vivante qui aurait simplement grandi».

L'étude du mouvement évolutif consiste donc à démêler un certain nombre de directions divergentes, à apprécier l'importance de ce qui s'est passé sur chacune d'elles, à déterminer la nature des tendances dissociées et à en faire le dosage. «Combinant alors ces tendances entre elles, on obtiendra, une approximation ou plutôt une imitation de l'indivisible principe moteur d'où procède leur élan.»

«L'interprétation parfaite de ce mouvement toutefois, ne serait possible que si l'histoire du monde organisé était faite et nous en sommes loin encore. Les généalogies proposées pour les diverses espèces sont le plus souvent problématiques. Elles varient avec les auteurs et les vues théoriques dont elles s'inspirent, et soulèvent des débats que l'état actuel de la science ne permet pas de trancher. Il suffira toutefois au philosophe de suivre les grandes lignes pour ne pas s'égarer, et particulièrement la voie qui conduit à l'homme, l'objet de la philosophie étant de déterminer non l'ordre de succession des diverses espèces, mais le rapport de l'homme à l'ensemble du règne animal et la place du règne animal lui-même, dans l'ensemble de la nature.

Dans le règne animal, complémentaire du règne végétal, l'évolution conduit à une individualité supérieure à laquelle correspondent l'activité automatique et l'activité volontaire; la première fournit à la seconde, sous le nom de système nerveux, des instruments appropriés mécanismes montés, dans la moelle et dans le bulbe et n'attendant qu'un signal de la volonté, pour libérer l'acte correspondant. «L'initiative de la volonté consiste,

tantôt à choisir le mécanisme, tantôt à le monter à le déclencher ou à en combiner plusieurs ensemble; et l'action est d'autant plus puissante et efficace qu'elle a le choix entre un plus grand nombre de mécanismes et que le carrefour où toutes les voies motrices se croisent est plus compliqué. Le progrès du système nerveux, suivant le développement du cerveau, assure donc à l'acte une précision, une variété une efficacité croissante.»

Ici intervient la conscience: non la conscience diminuée, qui fonctionne en chacun de nous, en face d'une décision à prendre; mais la conscience générale de la vie qui nous donne le sentiment de la place que nous y occupons et de l'action que cette place implique. Or cette conscience, toujours élémentaire chez les animaux, et qui suit en eux, «le développement de la vie, ne manifeste une exigence de création que là où la création est possible; elle s'endort quand la vie est condamnée à l'automatisme, elle se réveille dès que renaît la possibilité du choix».

«C'est pourquoi dans les organismes dépourvus d'un système nerveux, elle ne varie qu'en raison du pouvoir de locomotion et de déformation, dont l'organisme dispose. Chez les animaux à système nerveux, elle est proportionnelle à la complication du carrefour où se croisent les voies dites sensorielles et les voies motrices c'est à dire du cerveau. Un être vivant étant un centre d'action, représente donc une certaine somme de contingences, s'introduisant dans le monde, c'est à dire une certaine quantité d'actions possibles, quantité variable avec les individus et surtout avec les espèces.

«Les centres, nerveux indiquent par leurs développements et leurs configurations un choix plus ou moins étendu entre des actions plus ou moins nombreuses et compliquées. Or le réveil de la conscience chez un être vivant, étant d'autant plus complet qu'une plus grande latitude de choix lui est laissée et qu'une somme plus considérable d'action lui est départie, le développement de la conscience paraîtra se régler sur celui des centres nerveux. D'autre part, tout état de conscience, étant par un certain côté, une question posée à l'activité motrice et même un commencement de réponse, il n'y a pas de fait psychologique qui n'implique l'entrée en jeu des mécanismes corticaux. «Tout paraîtra donc se passer comme si la conscience jaillissait du cerveau et comme si le détail de l'activité consciente se modelait sur celui de l'activité cérébrale; mais en réalité la conscience ne

jaillit pas du cerveau; cerveau et conscience se correspondent parcequ'ils mesurent également l'un, par la complexité de sa structure et l'autre par l'intensité du réveil, la quantité de choix dont l'être vivant dispose.»

«De ce que deux cerveaux comme celui du singe et celui de l'homme se ressemblent beaucoup, on ne peut pas conclure que les consciences correspondantes soient comparables ou commensurables entre elles (I) 285.

«Le cerveau humain est fait comme tout cerveau, pour monter des mécanismes moteurs et pour nous laisser choisir parmi eux à un instant quelconque, celui que nous mettrons en mouvement par un jeu de déclic, mais il diffère des autres cerveaux en ce que le nombre des mécanismes qu'il peut monter, et par conséquent le nombre des mécanismes entre lesquels il donne le choix est indéfini.»

«Tandis que l'homme est capable d'apprendre toutes sortes d'exercices de fabriquer n'importe quel objet, d'acquérir n'importe quelle habitude motrice en combinant des mouvements nouveaux, la faculté de combiner est strictement limitée chez l'animal le mieux doué, tel que le singe.

«Or du limité à l'illimité, il n'y a pas une différence de degrés mais une différence de nature.»

La conscience d'ailleurs correspondant à la puissance de choix dont l'être vivant dispose, la différence entre la conscience de l'animal même le plus intelligent et la conscience humaine est incommensurable.

«Chez l'animal l'invention n'est jamais qu'une variation sur le thème de la routine.»

«Enfermé dans les habitudes de l'espèce, il arrive sans doute à les élargir par son initiative individuelle, mais il n'échappe à l'automatisme que pour un instant, juste le temps de créer un automatisme nouveau.

«Les portes de sa prison se referment aussitôt ouvertes.»

«Avec l'homme la conscience brise la chaîne, l'homme seul se libère. Toute l'histoire de sa vie est celle d'un effort de la conscience pour soulever la matière et d'un écrasement plus ou moins complet de la conscience retombant sur elle même.»

«L'homme crée avec la matière qui est la nécessité, un instrument de liberté; il fabrique une mécanique qui triomphe du

mécanisme et il emploie le déterminisme de la nature à passer à travers les mailles du filet qu'il avait tendu, tandis que chez l'animal la conscience se laisse prendre au filet dont elle voulait traverser les mailles. L'automatisme qu'elle prétendait tirer dans le sens de la liberté s'enroule autour d'elle et l'entraîne.»

«L'homme doit à la supériorité de son cerveau qui lui permet de construire un nombre illimité de mécanismes moteurs, la faculté d'opposer sans cesse de nouvelles habitudes aux anciennes, et, en divisant l'automatisme contre lui même, de le dominer.»

«Il le doit à son langage qui fournit à la conscience un corps immatériel où s'incarner et la dispense ainsi de se poser exclusivement sur les corps matériels dont le flux, l'entraînerait d'abord l'engloutirait bientôt. Il le doit à la vie sociale qui emmagasinant et conservant les efforts comme le langage emmagasine la pensée, fixe par là un niveau moyen où les individus doivent se hausser d'emblée, et, par cette excitation initiale empêche les médiocres de s'endormir, pousse les meilleurs à monter plus haut.

«Mais notre cerveau, notre société et notre langage, ne sont que les signes extérieurs et divers d'une seule et même supériorité interne. Ils disent chacun à sa manière le succès unique, exceptionnel que la vie a remporté à un moment donné de son évolution; ils traduisent la différence de nature et non pas seulement de degrés qui sépare l'homme du reste de l'animalité. C'est dans ce sens tout spécial que l'homme est le but et le terme de l'évolution.

Cette conception de la vie, point fondamental de la philosophie, Bergsonnienne, assise d'ailleurs sur une forte critique des facultés de connaître que nos limites ne nous permettent pas d'aborder, constitue un spiritualisme vraiment nouveau.

La faiblesse du spiritualisme ancien, tient à ce que s'isolant dans la pure idéalité, suspendu en quelque sorte, au dessus de la nature, il écarte la science qui a pour objet de la connaître et de l'analyser.

Le spiritualisme nouveau, tout en admettant un absolu dans la supériorité de la vie consciente sur la vie cérébrale, reconnaît en même temps entre elles une correspondance nécessaire dans les conditions actuelles de la vie, par là, non seulement il libère la science mais il lui rend hommage. Le corps est sur le chemin de l'esprit. En identifiant d'ailleurs la vie à l'esprit et ramenant à son adaptation à la matière, l'universelle et inépuisable création

des choses, cette philosophie enveloppe la nature entière dans la spiritualité.

Depuis l'impulsion initiale qui la lanca dans le monde, la vie spiritualisée nous apparaît comme un flot qui monte, contrairement au mouvement descendant de la matière. Sur la plus grande partie de la surface immense, à des hauteurs diverses le courant est converti par la matière en un tourbillonnement sur place; sur un seul point il passe librement, entraînant avec lui l'obstacle qui entravera sa marche mais ne l'arrêtera pas.

Tous les vivants sans doute, se tiennent dans cette formidable poussée de l'évolution.

L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité et l'humanité entière dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun nous, en avant et en arrière, dans une charge entraînante, capable de culbuter toutes les résistances, même peut être la mort!

Ici Bergson nous laisse sur l'interrogation la plus haute et la plus émouvante. Il n'a point encore touché aux questions morales et religieuses; mais sa conception les dresse devant nous.

D'une part, la gerbe de vie d'où jaillit le grand élan et de l'autre la tendance des organismes à s'individualiser de plus en plus, n'appellent-ils point à l'origine une personnalité suprême, tout en attachant sans doute à ce mot un sens plus large et plus haut que ne le fait la langue vulgaire.

Dieu nous dit Bergson est «vie incessante, action, liberté». Et ces mots ne sont pas pour lui une abstraction vide. Que signifient-ils dès lors pour l'humanité vivante!

Après nous avoir si magnifiquement décrit le développement de la vie organique en nous montrant le corps sur le chemin de l'esprit, ne s'appliquera-t-il pas au développement de la vie intérieure, en nous montrant l'inspiration morale sur le chemin de l'Inspiration religieuse.

Son œuvre nous le fait pressentir. C'est pourquoi aujourd'hui en France, et peut être en Allemagne, tous ceux qui en dehors des luttes sectaires de la négation, en dehors aussi des gouvernements et des divisions d'églises, gardent dans les profondeurs de l'âme la subjectivité religieuse, ceux là se tournent vers cette philosophie.